

N 106. — 8 JUILLET 1947.

L'ÉCRAN français

15^F

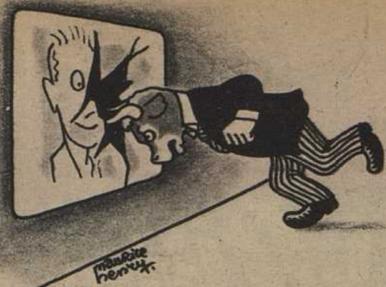
Paris-Cinéma

★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★



MICHELINE PRESLE
et GÉRARD PHILIPPE,
grand prix de l'interpré-
tation masculine au
festival de Bruxelles
dans "Le Diable au
Corps", grand prix de la
critique internationale.
Lire en page 3 l'article de
Claude AUTANT-LARA.

(Photos Raymond VOINQUEL)



LE FILM D'ARIANE

Les Français plus pudiques que les Belges

POUR le Minotaure, la dernière semaine du Festival fut une période de détente. Les grands films entre lesquels se disputait la compétition avaient été presque tous présentés, ceux qui restaient à voir se succédaient à la cadence d'un par jour. Ce Minotaure profita de ses loisirs pour s'abandonner à ses penchants contemplatifs. Il alla visiter la ville et les musées, en particulier la très belle exposition des chefs-d'œuvre de Vienne, au palais des Beaux-Arts. On le vit flâner devant la Vénus de Rubens, la Suzanne du Tintoret, les Infantes de Vélasquez.

Mais c'est le spectacle de La Tentation de saint Antoine qui lui inspira les réflexions les plus profondes. On sait que, désirant introduire dans son film Bel Ami, d'après Maupassant, un tableau inspiré de cette légende chrétienne, le producteur américain Lewin avait demandé à douze peintres surréalistes de représenter à leur idée La Tentation de saint Antoine. Un concours fut organisé et la toile de Max Ernst finalement retenue.

Une exposition qui entrainait dans le cadre des manifestations artistiques du Festival réunissait douze compositions exécutées pour ce concours, parmi lesquelles se détachaient celles de Salvador Dali et de Dorothea Tanning.

Et enfin la toile du peintre belge Paul Delvaux : trois beautés vêtues de leur grâce naturelle dans une perspective grise et mauve. Celle-ci a attiré particulièrement l'attention du Minotaure.

D'abord, parce qu'elle est harmonieuse et charmante. Ensuite parce qu'elle a valu à

LES LETTRES françaises

L'hebdomadaire de qualité

Les meilleurs humoristes

Les meilleurs écrivains

Alternativement, chaque semaine,

La Page scientifique

avec la collaboration de

Jean ROSTAND

La « Page des Grands Procès »

sous la direction de

M^e Maurice GARÇON

Administration-Rédaction :
60, rue de Courcelles, PARIS-8^e

La semaine prochaine :

Un article de
Jean RENOIR
"CHAPLIN et M. VERDOUX"

l'Ecran français, qui l'a reproduite au mois d'août de l'année dernière, d'être inculpé d'outrages aux bonnes moeurs.

Ce n'est pas une plaisanterie. Ce tableau, dont la presse belge a multiplié l'image et devant lequel défilaient chaque jour des centaines de visiteurs qui ne songeaient point à y découvrir la moindre intention coupable, ce tableau a déchaîné contre notre journal les foudres de la loi.

Sous prétexte que les jeunes femmes qu'il représente offrent des détails capillaires dont des regards moins farouches que ceux de l'ermite du désert pourraient s'émouvoir...

Il faut croire que l'on a l'épiderme plus sensible à Paris qu'à Bruxelles...

Un mot de Cocteau

TOUT n'a pas encore été dit sur les remous divers qu'a suscités Le Diable au corps.

On sait que le film de Claude Autant-Lara a pris son premier contact avec le public français à Bordeaux, avant le Festival de Bruxelles, alors qu'il ne sera présenté qu'en septembre dans les salles parisiennes. On sait aussi que le film fut retiré de l'affiche après une semaine de projection, alors que tout Bordeaux se battait pour le voir. A l'issue d'une de ces premières séances, on remarquait, parmi les privilégiés qui avaient eu l'honneur de voir le film, deux groupes distincts. Le premier, nettement réprobateur, était constitué de dignes quadragénaires en manchettes et col cassé, riches commerçants « collet monté », comme l'on sait, accompagnés de leurs prudes épouses.

— Scandale ! chuchotait le groupe en chœur... Oser montrer, en public, des scènes d'un pareil érotisme !

Non loin de là, des spectateurs plus jeunes de vingt ans, — les fils des bourgeois plus haut cités — se confiaient leurs impressions :

— Ah, ben alors, c'était chouette ! A Paris, Jean Cocteau, qui a été — on le sait — bouleversé par la projection du Diable au corps, ne fut pas sans remarquer les remous hostiles des spectateurs que choqua ce mépris des convenances et des préjugés ; et l'auteur de La Belle et la Bête de confier à l'un de ses amis :

— Si ça continue, on jugera bientôt immoral de présenter un film en couleurs devant des femmes en deuil...

Festivités
A l'occasion du Festival de Bruxelles, toute la Belgique avait tenu à manifester sa joie. Quoique d'une certaine austérité, la journée anversoise eut une somptuosité et un éclat qui enchantèrent les « festifs ». Et les trésors artistiques des musées anversois ravirent tous les amateurs d'art — et même les autres.

Binche, au contraire, qui avait — fait exceptionnel — accepté de « rééditer » son carnaval en plein été, mêla les visiteurs à la liesse populaire et leur fournit l'occasion d'assister à une manifestation unique par son

originalité, son caractère de frénésie quasi religieuse et le déploiement étourdissant et chatoyant de ses Gilles. Sans compter la pluie d'oranges, qui s'abattit sur la tribune d'honneur comme sur la foule hurlante qui acclamait le défilé.

Mais, c'est à Liège sans doute que l'on sentit le mieux l'enthousiasme de la foule. Une dizaine de vedettes françaises, parmi lesquelles Pierre Richard-Willm, Roger Pigaut, René Dary, Marcelle Derrien, Marie Déa, Martine Carol, Dany Robin, étaient venues de Paris pour participer à la grande journée liégeoise.

Après une journée torride (que ne vint rafraîchir qu'une pluie de discours) et un magnifique feu d'artifice sur la Meuse, un souper était servi au Jardin d'acclimation. Et la nuit devait se passer en dansant. Mais, dès que parurent nos acteurs, ce fut la ruc.

Tous les jeunes gens voulaient faire un tour de valse avec les jeunes actrices françaises et les dames sollicitaient des autographes. La mêlée fut indescriptible. M. Vermeylen, ministre belge de l'Intérieur, ne parvint à arracher qu'une danse à Marcelle Derrien dont la robe largement décolletée se décrochait lentement.

Et le Minotaure, qui connaissait l'intéressant détail, dut se résigner à perdre de vue la charmante vedette qui passait de bras en bras, et se glissa, non sans mal, dans le jardin où l'herbe, séchée par un soleil intempé- tif, ne le rafraîchit même pas.

Greta Garbo à Paris pour une « Vie de G. Sand » ?

APRES Marlene Dietrich, voici que Greta Garbo, dévalorisée aux Etats-Unis, mais encore fort en vogue sur le continent, viendrait tourner en France. Il s'agirait d'une Vie de George Sand, que la Divine jouerait pour le compte d'une compagnie indépendante d'outre-Atlantique. On ne sait pas encore si George Sand parlera anglais avec un accent suédois, ou français avec un accent américain.

On sait que Greta Garbo n'a rien fait à Hollywood depuis très longtemps déjà. Son dernier film, La Femme aux deux visages, où elle jouait un rôle de comédie légère, avait été un échec sur le plan financier et une déception pour ses admirateurs. George Sand nous restituera-t-elle la Greta Garbo d'antan ?

Croquis à l'emporte-tête...

PIERRE PRÉVERT

J'AI assez, je l'avoue, le goût des familles. Rien ne m'enchantait plus que ces patronymes qui cascaden de père en fils, s'étaient de frère en sœur le long du petit Larousse et dont les arbres généalogiques couvrent des paragraphes entiers de leurs rameaux fournis. Prévert, comme on le sait, ils sont deux, mais ils sont dix, ils sont mille. Goncourt du cinéma, Tharaud du découpage, du dialogue et de la mise en scène.

Mais Pierrot, le frère de l'autre, celui dont l'autre est le frère, est lui-même deux puisque, généreusement, il se partage entre la fonction d'acteur et celle de metteur en scène. Il court d'un bout de la caméra à l'autre, se collant l'œil au viseur, tandis que son masque grimace de l'autre côté. Souvenez-vous : le régisseur de Félicie Nanteuil, le directeur de troupe théâtrale de Voyage-surprise, le « jada » de Le Soleil a toujours raison.

Nous n'avons pas de burlesque en France, entend-on répéter un peu partout. Minute, nous en avons un et si vous refusez de le découvrir vous-même, les Américains l'ont bien compris qui ont acheté Voyage-surprise. Pierre Prévert sauve l'honneur du cinéma comique français en entassant des ecclésiastiques dans les chambres spéciales des Maisons de province et en enveloppant le nain Piéral dans les toilettes de la grande-duchesse de Stromboli. Avant, il y avait eu L'Affaire est dans le sac, avec Sinoël en milliardaire, et Adieu Léonard, où Caïette, l'œil comme une lanterne triste, se pendait avec une corde à nœuds, tandis que Charles Trenet, en facteur, débitait des chansons tendres comme des cartes de fin d'année.

Au studio, Pierre Prévert ne quitte jamais son chapeau gris pâle ou noir, genre littérature américaine, et sa cravate pleureuse vient se prendre dans les rouages de la caméra. Pierrot lunaire, personnage lajorguien ou giralducien, il s'assied comme un fil de fer sur son pliant de metteur en scène ou sur les moleskines des cafés de Saint-Germain-des-Prés. Avec des gestes modérés, il apprivoise le burlesque, jette la poudre à éternuer du rire et tire sur les ficelles avec lesquelles il retient ses acteurs. C'est une espèce de montreur de marionnettes qui aurait retrouvé sur l'écran l'humour de Jarry et de Max Jacob, et aurait retrouvé jusqu'à Mac Sennett et Buster Keaton le dessin d'un comique de mouvements et de gags dont on s'évertue en vain à ressaisir le fil.

Description de l'univers de Pierre Prévert : les tartes à la crème, les représentants de la force publique montés sur des taxis et pourchassant les diplomates stromboliens, les chapeaux melon, les costumes marin, les barboteuses, le pernod, les moustaches postiches et les postiches à moustaches, le style vermicelle-bouche-de-métro-1900, le bord de la mer et la mer à boire, les monocles, la pêche à la baléine et à la crevette, les pétards, les bombes algériennes et le fluide glacial, les caporaux, les filles publiques, les généraux croulant sous le poids de leurs médailles comme l'amiral Lacaze à l'Académie française, etc., etc.

Ca vous suffit ? Moi, oui. Vous en connaissez beaucoup, de metteurs en scène dont on peut préciser de la sorte les constituantes de leur univers sentimental ? Il y a un monde Pierre Prévert. Il existe. Et le car de Voyage-surprise vous emmènera tout doucement à sa découverte au milieu des pâquerettes et de la poésie.

Le Minotaure.



Gérard PHILIPPE, grand prix d'interprétation masculine au Festival de Bruxelles, vu par le réalisateur du "Diable au corps"

MON AMI GÉRARD N'A PAS VOLÉ SON PRIX

par Claude AUTANT-LARA



LE REALISATEUR AUTANT-LARA ET SON INTERPRETE GERARD PHILIPPE.

C'ETAIT le dernier jour de l'année dernière. Nous étions tous réunis dans la petite salle de projection du studio et nous nous préparions à voir, pour la première fois, le Diable au corps, en copie de travail continue.

Gérard était là, avec tout le monde, aussi nerveux et aussi muet que les autres, le regard tendu vers l'écran. Sur ses genoux, un petit carton blanc était posé.

A la fin du film, il se retourna simplement vers moi, et me sourit gravement, mais ce fut tout.

Puis il déplaça le papier du carton, l'ouvrit, en sortit un petit cadre, versa un liquide dessus, souffla et commença à lancer dans l'air, vers nous, des bulles, des tas de bulles superbes, bleues, roses, vertes... Il s'était acheté son petit cadeau de fin d'année, et c'était de cette manière, en jouant avec nous, qu'il venait nous dire qu'il était heureux.



TOUT, chez Gérard, se manifeste de façon enfantine. Car il est resté infiniment jeune, souvent même un peu menteur, comme les enfants gâtés, gâtés par la chance. La chance d'un don : le don d'être un merveilleux acteur, fin, sensible, pur.

Je veux citer un exemple : le rire de Gérard dans une ravissante scène d'Aurenche et de Bost. Marthe annonce à François sa prochaine maternité, et François-Gérard rit... Il éclate de rire, d'un rire pourtant un peu nerveux... car, s'il manifeste sa joie d'une manière enfantine, il sent — et nous sentons avec lui — qu'il n'est pas encore mûr pour ce genre de joie, et pourtant il rit... il rit nerveusement, en homme, en faux homme qui sait déjà qu'il n'ira pas jusqu'au bout de son devoir.

Durant tout le Diable au corps, je me suis souvent heurté à Gérard, pourquoi ne pas dire la vérité ? Mais, quand le film a été fini, Gérard est devenu mon ami.

Gérard, enfant moqueur, qu'on ne peut pas photographier sans qu'il soit pris de terribles fou-rires, Gérard buté, Gérard méchant, qui grogne, Gérard, subitement, est devenu mon ami, Gérard, sans manifestations épistolaires, sans vains mots, simplement sur une poignée de mains.

Gérard ne m'a pas trahi. Même dans mes luttes avec tout le monde pour défendre ce film. Et je dois dire qu'il a été le plus ferme, le plus fidèle, le moins lâche, et, de beaucoup, le plus compréhensif.

C'EST pour tout cela réuni que je suis, aujourd'hui, heureux que Gérard ait eu un prix.

Car, pour ce film, il a lutté, et parfois même souffert à nos côtés. Vous vous souvenez, Gérard, de cette nuit, dans le vent, en extérieur, par moins quinze degrés, sur le pont ? Et Gérard, arrosé, trempé jusqu'aux os, à la gare de La Varenne... Gérard qui toussa... Gérard malade...

Oui, ce prix, il ne l'a pas volé. Aujourd'hui, tout cela est oublié. Tout cela s'est envolé, comme les bulles bleues, roses, vertes...

Mais, moi, je n'ai pas oublié. Pas plus que je n'oublierai le grand garçon simple aux pieds un peu trop grands, aux mains fidèles, celui qui, ne s'appelant plus Gérard, est devenu si parfaitement François.



(Photos VOINQUEL)

TRIOMPHE DE LA FRANCE A BRUXELLES

BILAN D'UN FESTIVAL, par André BAZIN



LE SILENCE EST D'OR

LES résultats du Festival de Bruxelles ont été un triomphe pour la France. Nous ne pouvons que nous réjouir d'un palmarès si glorieux pour notre cinéma. Aussi bien notre intention n'est-elle point de faire ici la leçon au jury bruxellois qui a amplement donné la preuve de son indépendance et de sa compétence. Mais il en est des palmarès comme du doublage : les meilleurs sont imparfaits. En ce sens celui de Bruxelles, aussi satisfaisant qu'il soit, laisse fatalement place au commentaire et à la discussion.

Le jury entre trois feux

A tout seigneur tout honneur. Commençons par *Le Silence est d'or*. Nul ne contestera qu'il réunissait assez d'éminentes qualités pour mériter cette haute récompense. Beaucoup des membres du jury ont pourtant hésité aux premiers tours à donner leur faveur à *Païsa* ou à *Odd Man Out*. En dépit et à cause de mon admiration pour *Le Silence est d'or*, je comprends fort bien que certains jurés aient vu une sorte de pléonasme à consacrer un metteur en scène aussi... consacré que René Clair. Ne valait-il pas mieux récompenser l'audace, la portée sociale et la nouveauté de *Païsa* ou encore chercher à récompenser dans *Odd Man Out* l'effort exceptionnel de la production anglaise ? Que chacun en juge selon sa conscience. Avec ceux que trouble cependant l'obligation de choisir entre la perfection académique et les mérites de la nouveauté et de l'audace, je regretterai que *Le Diable au corps* n'ait même pas été en course dans le scrutin. Le film de Claude Autant-Lara réunissait en effet à la fois assez de qualités classiques et de courage esthétique pour être pris en considération. Le Prix de la Critique internationale était heureusement là pour un coup. Ce Renaudot des festivals s'avère décidément comme une excellente institution. Au point que les jurys vont finir par compter sur lui pour réparer leurs incertitudes.

Six grands prix

Aux six grands prix du gouvernement belge je ne vois guère de reproches à adresser. Dès l'instant qu'on ne donnait pas à *The Best Years of Our Lives* la statue de Saint-Michel, c'était au scénario qu'il fallait donner un prix. Attribuer à un vieux routier comme Wyler le prix de la mise en scène eût été dérisoire.

Mieux valait récompenser un effort vers le réalisme et le témoignage social authentique qui n'est plus dans les habitudes d'Hollywood. Aussi bien le scrupule presque excessif de la vérité documentaire du film de Wyler appartient presque autant au scénario qu'à la mise en scène. Le prix de l'interprétation féminine eût peut-être mieux été à Olivia de Havilland pour *To Each His Own*, qu'à Myrna Loy, mais il en est sans doute de la vedette américaine comme de Gérard

Philippe : la récompense s'adresse autant au film qu'à l'interprète. Chicanerons-nous encore le jury sur le choix de *Païsa* pour le prix des mérites exceptionnels ? J'eusse préféré pour ma part voir le film de Rossellini bénéficier du prix de la critique qui lui revenait automatiquement s'il n'était pas couronné au festival. Mais *Le Diable au corps* en aurait injustement pâti qui méritait bien aussi cette estimable consécration.

Les courts métrages

Quant aux courts métrages, leur projection simultanée avec les grands films nous a empêché de les suivre aussi fidèlement que nous l'aurions désiré. Il ne semble pas pourtant qu'ils aient présenté un intérêt comparable à ceux de Cannes, l'an dernier. L'absence des Russes a été sensible. L'apport anglais et américain, homogène mais non sensationnel. Arne Skusdorf continue de représenter à peu près seul l'école documentaire suédoise ; il faut convenir qu'il y suffit presque. J'aime pourtant moins son *Rythme de la ville*, admirablement photographié et monté,

que *La Mouette grise et Ombre sur la neige* que nous avions vu l'an passé. Si beau qu'il soit, ce nouveau film souffre d'un esthétisme du montage un peu désuet. La Belgique s'est distinguée avec le film d'Henri Storck sur la peinture de Paul Delvaux dont les mystérieuses femmes nues sur fond de ville désertique se prête curieusement à l'exploration cinématographique. Les envois de la France étaient de qualité très inégale, frisant parfois la médiocrité. *Six juin à l'aube*, *Assassins d'eau douce* et surtout *Naissance au cinéma* ont heureusement fait mieux que sauver l'honneur.

Dessins animés

Je critiquerai plus volontiers le prix du dessin animé attribué sans grande audace à l'« Oscar 1947 ». *Cat's Concerto* est un excellent exemplaire des cartoons de la Metro sur le thème de la souris qui finit par avoir raison du chat. Mais cette bande ne présente pas la moindre originalité tant pour l'animation que pour le sujet. A tant faire autant couronner Walt Disney. Ce conformisme est d'autant

moins excusable que le jury a laissé passer une occasion merveilleuse de récompenser un indépendant qui présentait une curieuse bande mi-didactique mi poétique sur le danger des frontières. Ça débutait comme un film de Fishinger, par une sorte d'illustration de la musique en lignes colorées et ça finissait sur l'explosion de la bombe atomique belle et vénénense comme une anémone de mer. En l'absence d'un dessin animé de Tex Avery auquel Metro Goldwyn a préféré son « Oscar », il eût été sympathique de ne pas encourager un style charmant et parfait sans doute, mais qui a fait long feu.

L'Angleterre méritait mieux

On voit qu'avec beaucoup d'effort on trouverait assez peu à reprendre dans le détail au palmarès de Bruxelles. Considéré dans son ensemble, il présente pourtant une lacune à laquelle le jury n'a d'ailleurs pas manqué d'être sensible. L'Angleterre méritait mieux que son seul prix de la réalisation. De l'avis général, la qualité et l'homogénéité des envois anglais ont été l'un des faits dominants du festival. On ne peut pourtant parler d'injustice. Pris un à un, les films anglais ne pouvaient nécessairement prétendre emporter plus de récompenses. Mais M. Vermeulen, dans son discours de clôture, s'est fait très exactement l'interprète du sentiment général en regrettant qu'un prix de la meilleure sélection nationale n'ait pas été prévu dans les règlements. Les Anglais l'eussent enlevé haut la main. Pour le reste, et en dépit des plumes malveillantes qui avaient émis des doutes sur l'indépendance du festival, le palmarès reflète assez bien le principal enseignement de la compétition : recul de plus en plus marqué d'Hollywood devant le cinéma européen dont la qualité s'affirme pour la seconde fois en deux ans capable de surclasser largement l'Amérique.

L'Italie, le Mexique et les autres...

La France et l'Angleterre ont fait mieux encore que l'an dernier. Quant à l'Italie, qui s'est aisément maintenue cette année, force nous est de constater qu'elle l'a dû en partie à un film aussi ancien que *Païsa*. Dans sa production récente, seul *Vivere in Pace* méritait quelque estime. Il est à craindre que le bien chantant *Elisir d'amour* et le très moral *Daniel Cortis* ne soient les signes révélateurs d'une décadence dont la honte retombera sur les seuls producteurs. L'Italie gâche sa chance, et son cinéma, qui compte des metteurs en scène parmi les plus intelligents du monde, court en chantant à sa perte. Le cinéma mexicain, révélé l'an dernier par le festival de Cannes, a confirmé une incontestable originalité. Sa maîtrise technique s'est affirmée. Il conserve le bénéfice de l'émuvement photographié de ses paysages et de ses interprètes, mais on peut craindre que la faiblesse de ses scénarios mélo-dramatiques ne lui permette d'atteindre au chef-d'œuvre que par accident. Quant aux pays de production mineure, qu'il s'agisse de l'Europe (Suède, Tchécoslovaquie, Portugal, etc.), ou de l'Amérique (Canada, Argentine) le niveau de leur production avec des qualités ou des défauts très variés vient très loin au-dessous de celui des « Cinq Grands », qui, en l'absence de la Russie, sont les seuls à avoir envoyé des films de classe internationale.

A. B.



MYRNA LOY A SU SE RENOUVELER. ELLE EST DANS LES MEILLEURES ANNEES DE NOTRE VIE. UNE BOURGEOISE, PARFAITE MERE DE FAMILLE, CE ROLE LUI A VALU LE GRAND PRIX DE L'INTERPRETATION FEMININE AU FESTIVAL DE BRUXELLES.

Exotique, humoriste et bourgeoise MYRNA LOY

VOUS voici décorée de l'ordre cinématographique de Saint-Michel, Myrna, et pour une « performance » qui fait de vous, aux yeux du monde entier, le type accompli de la moyenne bourgeoise américaine. Les meilleures années de votre vie — une vie comme il y en a des milliers, on souhaite qu'elles commencent, ou recommencent, avec le retour de ce mari que vos pareilles peuvent vous envier, puisque c'est Frédéric March : ce mari qui a bien mérité de se saouler en vous retrouvant, toujours belle, tendre, attentive, parfaite mère qui sait ne pas tyranniser ses enfants sans se laisser tyranniser par eux, se passer de domestiques et ne pas se laisser abrutir par la tenue d'une maison coquette et accueillante.

Je regarde la série de photos qui me permettent de faire un panoramique rapide sur votre carrière. A six ans, vous avez déjà ces yeux de chatte qui s'ouvrent largement sur les prunelles bleu vert héritées de vos ancêtres celtes, quand vous êtes

remporte avec « Les meilleurs années de notre vie », le grand prix d'interprétation féminine au Festival de Bruxelles

joyeuse ; puis qui se closent vite contre l'exercice de lumière ou l'exercice d'émotion, si joliment.

A dix ans, vous avez déjà paru en public figuré la jée de la Belle au bois dormant. A quinze, vous dansez avec tant de grâce dans votre petite ville, que vous quittez bientôt le Montana pour Hollywood ; et c'est au Théâtre Egyptien que Rudolph Valentino vous distingue et vous choisit pour un rôle de « sirène de satin » dans ce *Cobra* où triomphe ce Don Juan d'alors... et pour lequel vous faites un essai si désastreux que votre future carrière de star est, d'avance, finie !...

Non. Ne pleurez pas. Je vois votre avenir. Pour-



MYRNA LOY PREMIERE PERIODE : LA SIRENE ENVELOPEE DE VOILES...



MYRNA LOY DEUXIEME PERIODE : LA PIQUANTE COMPLICE DE W. POWELL.

quoi Natacha Rambova (Mme Valentino) vous a-t-elle habillée comme pour le carnaval ? Et pourquoi, vous si féminine, êtes-vous coiffée comme un garçon, un garçon qui prend des airs de fille... Bref, le problème est le même pour toutes les actrices, il faut trouver son personnage.

Vous voici figurant dans *Ben-Hur*. Une méchante. Personne ne vous remarque. Pourtant si puisque vous êtes une des plus belles (surprenante, piquante, presque inquiétante) victime d'un autre Don Juan, celui que joue John Barrymore, en 1925. Et sirène — vêtue de satin, de tulle, de peau de panthère, de perles, de feuillages, de fleurs que sais-je ! — vous le serez longtemps, dans une série de films baroques relevés par votre charme déclaré « exotique », à cause de vos yeux de chats, sous l'opulente chevelure brun roux, grâce à votre petit air absent, à vos manières harmonieuses et souples de danseuse au repos, un peu lase.

Aujourd'hui, nous savons que toutes ces manières cachaient votre timidité... et votre manque de métier. Nous en sourions en voyant votre sourire quand vous êtes dans les bras de Clark Gable (pour les histoires sentimentales) ou ceux de William Powell (pour les aventures policières). Et nous vous saluons, chapeau bas, quand nous vous retrouvons, toujours belle, toujours capable de rire et de pleurer par amour, épouse calme et réservée qui n'a cependant pas oublié les folies de sa jeunesse et qui peut remercier ses ancêtres gallois et écossais de l'avoir dotée d'un délicieux sens de l'humour.

Amable JAMESON.

LES PIEDS NICKELÉS VONT FAIRE DU CINEMA



Relys :
CROQUIGNOL



Robert Dhéry :
FILOCHARD



Maurice Baquet :
RIBOULDIINGUE



« Patron, dit-il, à son directeur, moi, c'est la loi, je le reconnais, mais il y a une chose qui me tague : c'est et il souffla quelques mots à l'oreille de son supérieur. « C'est vrai, dit

alors celui-ci avec un sourire. Je n'y avais pas pensé ! » Quelques instants plus tard, Croquignol et Filochard, qui avaient troqué entre temps leur uniforme rayé contre des vêtements

civils, se présentaient dans la cour pour se faire libérer. « Hé ! s'écria un gardien à leur vue. Par ici, mes petits gars ! » Une voiture cellulaire se trouvait à l'arrêt près de la grande



« C'est pour nous, ce carrosse ? » dit Filochard. — Oui, répondit le directeur. Il ne veut pas que vous tourniez à pied ! — Y a pas

d'erreur, rigola Croquignol. C'est décidément un 'chic type ! » Les deux amis embarquèrent dans le véhicule qui démarra aussitôt. A l'intérieur, les deux libérés exul-

taient. « Hurrah ! glapit Croquignol, en esquissant un entrecôte. Vive la liberté ! Y a pas à dire, on a beau être faits à ce genre d'émotions, ça fait tout de même rudement plaisir ! »



Sans aucun doute, on devait les diriger vers la gare. Là, ils retrouveraient Ribouldingue et les trois amis réunis ne se feraient pas faute de payer dans les grands prix la tête de l'Administration. Après quel-

ques minutes de course, la voiture s'immobilisa : « Tout le monde descend, fit le gardien en ouvrant la porte. Nous voici à destination ! — Mon vieux, rigola Croquignol, toi au moins, t'es un ami. C'est dom-

mage qu'il n'ait pas pensé à nous munir d'argent. On t'aurait donné un fameux pourboire. Mais y a rien de perdu. On te l'enverra par la poste. Voyons ! A quelle heure le prochain rapide ? — Hum ! fit le



gardien. Celui d'aujourd'hui est passé. Mais vous pouvez toujours entrer dans la salle d'attente ! » Croquignol et Filochard firent quelques pas dans la direction du bâtiment qu'on leur indiquait. Mais aussitôt,



ils eurent un brusque sursaut. Au-dessus de la porte qui allait se refermer sur eux s'élevaient ces simples mots : « Prison Annexe ». Le sous-directeur, en effet, s'étant avisé que deux pensionnaires manquaient à



l'annexe pour atteindre le pourcentage, avait imaginé de combler les vides avec le surplus du bâtiment principal. Cela faisait compensation, mais non l'affaire des Pieds-Nickelés.

Un crayon d'un dessinateur de journaux d'enfants : ils naissent en ayant d'emblée l'âge de leurs exploits et le conservent, cet âge, sans vieillir d'une seconde, jusqu'au terme de leur carrière. Ainsi, « les Pieds nickelés » : voilà trente bonnes années que Forton les a créés pour le bonheur de millions d'enfants et la tranquillité de millions de parents et, cependant le nez de Croquignol est toujours aussi bien affûté, Filochard continue d'avoir bon pied bon œil (unique cet œil, mais bon) et il serait vain de rechercher un seul poil blanc dans la broussaille de Ribouldingue.

Forton est mort. Son crayon a changé plusieurs fois de mains, mais eux, après avoir hanté pendant vingt ans les pages de L'Épatant, poursuivent, dans les albums d'images, leur burlesque existence.

En feuilletant les innombrables feuilles où se déroulent leurs cocasses aventures, je n'ai cessé de penser aux *Mare Brothers* : il est indéniable que les plus huriboristes des clowns de l'écran doivent beaucoup au trio de Forton. Et l'on comprend que les « Pieds Nickelés » aient demandé à Marcel

Aboulker de faire du cinéma pour leur propre compte : ce sera pour eux la plus audacieuse des aventures, la plus tentante aussi.

C'est dans des bureaux champs-élyséens que j'ai rencontré Aboulker. L'atmosphère d'une firme de cinéma à la veille de produire fait toujours un peu penser à une maison où l'on attend une naissance. Toute la famille est là qui s'agit.

Et Dieu sait si la famille cinématographique des « Pieds Nickelés » est nombreuse ! Même un peu trop de l'avis de deux des six ou huit scénaristes qui ont successivement travaillé le sujet.

— Un peu comme on fait à Hollywood, me précise Aboulker : à la base, il y a eu le travail riche en gags de Maurice Henry et d'André Harfaux, que Robert Dhéry, Jean Boyer, Michel Duran (auteur des dialogues), Braunberger, quelques autres et moi-même avons romanié tantôt pour des raisons de budget, tantôt parce qu'il est très difficile dans ce genre comique de tisser une trame qui n'étouffe pas la personnalité des héros.

Durant le tournage, j'avais deux assistants :

Dhéry, rayon artistique et Pierre Méré, rayon technique. Mais Dhéry, qui décidément cumule, sera surtout Filochard ; Relys incarnera Croquignol ; et Maurice Baquet se plantera la barbe de Ribouldingue. Ils auront maille à partir avec le commissaire Pascal... pardon Sherlock Cocos, et rencontreront sur leur chemin un couple charmant composé par Colette Brosset et Fernand Denis.

Vous les verrez en gendarme, en épouvantail, en femme, en bagnard, en chauffeur. La vallée de Chevreuse, une prison de fantaisie, un institut de beauté, un repaire de brigands serviront de théâtre à leurs exploits. Voilà...

Et tandis qu'Aboulker me parle, j'aperçois l'habile chef-opérateur André Dantant que je rencontrerai il y a quelques semaines dans le sud marocain en train de tourner un documentaire avec Zuodaba et qui, aujourd'hui, sourit aux anges à l'idée de sublimer Pôbôlsque de la place de la Concorde pour le compte des « Pieds Nickelés ». Le sens moral se perd !

François TIMMORY.



...et peut-être au pays de la procédure

(De notre envoyé spécial permanent à Hollywood : Harold J. Salemson.)

Il est des sources littéraires auxquelles le cinéma vient périodiquement se rafraîchir : telle l'œuvre charmante de Lewis Carroll, et Alice va bientôt partir pour de nouveaux voyages au pays des merveilles. L'un de ces voyages la conduira en France, à Paris très exactement où, dans un studio spécialement aménagé à cet effet, Alice, dans quelques mois, retrouvera les compagnons de son premier voyage : le Lapin blanc, snob, et « Splendidly dressed » ; la Chenille, donneuse de bons conseils ; le Loir, toujours dormant, et qui se met tout à coup à chanter dans son sommeil : twinkle, twinkle, twinkle... jusqu'à ce que le Lièvre de mars et l'Homme au chapeau le pincet pour le faire cesser ; le Chat, la Tortue, la Langouste et son quadrille, le Roi et la Reine des cœurs et leur solennelle partie de croquet, tout ce petit peuple léger, enfin, qui escorte Alice dans sa merveilleuse randonnée.

Mais voici une nouvelle histoire à propos d'Alice et qui ne se situe pas le moins du monde au Pays des merveilles.

Il y a quelque temps, L'Écran français annonçait que le réalisateur Henri Aisner allait mettre en chantier, sous les blasons conjugués de deux firmes françaises, l'Union Générale Cinématographique et Ciné-France d'une part, et du producteur indépendant américain, Lou Bunin d'autre part, un film en couleur de long métrage, d'après l'œuvre de Lewis Carroll : *Alice au pays des merveilles*. « L'Écran » précisait qu'à l'exception d'Alice, qu'incarnerait une jeune actrice en chair et en os, tous les animaux fantastiques qu'elle rencontre par la grâce de Lewis Carroll, apparaîtraient sur l'écran sous l'aspect de marionnettes animées, selon un nouveau procédé ad, justement, à Lou Bunin. Car Lou Bunin est un sculpteur de grand talent et l'inventeur ingénieux auquel tous les cinéastes hollywoodiens rêvent de faire appel depuis qu'ils ont vu le prologue des « Ziegfeld's follies » réalisées par lui avec ses poupées.

L'expédition Bunin prend le chemin de la France

Je viens à l'instant de rencontrer les divers membres de l'équipe Bunin qui prennent les premiers le chemin de Paris. Le départ de leurs camarades s'échelonne sur plusieurs semaines. Dire qu'ils sont ravis de venir travailler en France et de collaborer avec des auteurs, des artistes et des techniciens français est en-deça de la vérité. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, ont déjà franchi l'Atlantique... mais c'était sous l'uniforme. Tous, ils ont conscience de la valeur et de la force de l'art cinématographique français, et ils sont avides de savoir ce qui vaut à notre production d'être plus profonde, plus intelligente, moins

Le prochain voyage d'Alice au pays des Merveilles la conduira jusqu'à Paris



Dessins de John TENNIEL, d'après l'édition de la McGRAW-HILL BOOK Co., Inc.



infantile que la production née sur les rives californiennes.

La place ne manquera sans doute pour citer les titres éminents de chacun d'entre eux. Mais, parmi les scénaristes, je voudrais nommer Henry Myers, Edward Eliscu et Albert E. Lewin ; je voudrais également parler du directeur de l'animation des marionnettes, Art Babbit, qui fut longtemps un des chefs de service les plus appréciés de Walt Disney ; du chef de laboratoire Ben Berg, ancien lieutenant-colonel de l'armée américaine ; du photographe Phil Stern et, enfin, de l'administrateur général, Ben Rubin... dont le prochain enfant naîtra à Paris.

Mais Walt Disney va-t-il jouer les Donald ?

A HOLLYWOOD, le projet de Lou Bunin fait un bruit considérable, car le redoutable Walt Disney, dont les accès d'autoritarisme sont aussi célèbres que ceux de son canard, a bondi à l'idée qu'il pourrait y avoir une autre « Alice » que celle qu'il avait jadis envisagé de réaliser.

Dès avant la guerre, en effet, Walt Disney avait entrepris de traduire « Alice » en dessins animés. Mais, il y a un an, lorsqu'il eut des démêlés avec le syndicat des dessinateurs, il laissa entendre (sans toutefois l'annoncer explicitement) qu'il abandonnait définitivement la réalisation de son film.

Ce fut alors seulement que Bunin, homme probe s'il en est, et qui depuis longtemps rêvait de mettre ses poupées au service « d'Alice », décida de passer à l'actif.

Le père de Mickey... mais aussi de Donald, attendit pour réagir que les contrats de Lou Bunin fussent signés (ils ne l'ont été que tout récemment). Alors les porte-parole de Disney firent courir le bruit que leur patron détenait des droits exclusifs qu'il ferait respecter par voie juridique.

Bunin savait fort bien que l'œuvre de Carroll était dans le domaine public. Il procéda néanmoins à une enquête légale d'où il ressort que si Walt Disney possède effectivement des droits sur les dessins de sir John Tenniel, qui illustrent le livre, il n'en a aucun sur le roman de Carroll.

Aussi Bunin déclara-t-il : — Que Walt Disney fasse, de son côté, s'il lui plaît, une adaptation « d'Alice ». Le public pourra comparer ses dessins animés à plat et mes marionnettes se mouvant dans un monde à trois dimensions.

Walt Disney paraît d'ailleurs relever le défi, puisqu'il vient d'annoncer qu'il remettrait sa production en train et qu'il lui consacrerait trois millions de dollars, soit 360.000.000 de francs.

Et, pour notre part, il nous faut maintenant attendre 1950 pour savoir laquelle de ces deux « Alice » nous entraînera le plus loin, et nous retiendra le mieux, dans ce monde féérique imaginé par Lewis Carroll.



CHARLOTTE HENRY A ÉTÉ « ALICE AU PAYS DES MERVEILLES » DANS LA VERSION RÉALISÉE A HOLLYWOOD PAR NORMAN Z. MAC LEOD, IL Y A 15 ANS



OLVERA STREET : CETTE RUELLE MEXICAINE SE TROUVE SUR LE LIEU MEME OU S'EST BÂTI LE VILLAGE DE LOS ANGELES. IL SE TIEND DANS OLVERA STREET UN CURIEUX MARCHÉ EN PLEIN AIR.



VOICI LE FAMEUX FARMER'S MARKET, AU CENTRE DE HOLLYWOOD. LA VEDETTE ANGLAISE PHYLLIS CALVERT Y FAIT DES ACHATS AVEC SON MARI P. MURRAY HILL.



PHYLLIS CALVERT CHERCHE CHAUSSURE A SON PIED ET DANS CETTE HUMBLE BOUTIQUE ELLE DECOUVRE DES MERVEILLES...



PHYLLIS CALVERT ET SON MARI ACHEVENT LEUR LONGUE RANDONNEE DANS UN BAR DU « MARCHÉ DES FERMIERES ».

Je prépare un lapin chasseur

pour Ingrid Bergman

C'EST ce soir, des amis américains viendront dîner chez nous dans notre jolie petite maison, nichée dans les collines au-dessus de Hollywood, et comme je suis Française, j'ai toute une réputation culinaire à soutenir. Que vais-je « leur » donner à manger — voilà ce qui me préoccupe pendant que, dans mon bureau, je tiète une scène dramatique à ma secrétaire.

Quand on est ménagère tout aussi bien que scénariste, il faut savoir s'organiser. Je quitte donc le studio à midi tapant, décidée à ne pas y revenir avant deux heures, contrôle ou pas contrôle, et je saute dans ma voiture. Dédaignant les marchés genre Super-Félix Potin qui sont la norme dans cette ville, je vais faire mes achats au

J'AI VÉCU SIX ANS A HOLLYWOOD (IV)

par Lilo DAMIERT

« Farmers Market » qui se trouve en plein centre de Hollywood, à dix kilomètres de mon studio. Mais — comme dirait le guide Michelin en lui donnant trois étoiles — il vaut le voyage.

C'est un endroit aussi joli qu'extraordinaire que ce « marché des fermiers ». Imaginez-vous un marché en plein air européen mais qui serait « mis en scène » par un réalisateur d'opérettes américaines. Sur un vaste terrain une multitude de maisonnettes ripolinées, avec banderoles, petits drapeaux, guirlandes fleuries, des allées ombragées par des oliviers, de petits patios où vous pouvez vous asseoir et manger des plats cuisinés que vous venez d'acheter chez des dizaines de marchands spécialisés. Il y a de tout, depuis les laitues jusqu'aux glaces, le « chili con carne » mexicain voisine avec le croissant français, le rhum des Antilles avec la patate américaine. Il y a même un bureau de poste, une banque, un coiffeur, un cordonnier — le tout à une échelle de village suisse. C'est une fête foraine de la gourmandise, un festival de navets et de pamplemousses, un carnaval gastronomique où tout fait envie.

Il y a une foule comme toujours, une foule de carnaval, elle aussi : des visiteurs de toutes les parties de l'Amérique frottent les indigènes de Los Angeles, des dames de l'Ohio en robes d'après-midi pailletées et chapeaux à voilette lorgnent les vedettes de cinéma en short de plage aussi bien que les petites ménagères en robe de coton. Je fais partie de ces dernières. A l'entrée, je prends une petite poussette, sorte de grad panier sur roues qui me servira pour caser mes achats sans avoir à les porter ; je sors ma liste et je fronce les sourcils. Autour du comptoir étincelant d'émail et de nickel du boucher, il y a un mur humain de trois épaisseurs — c'est que, bien que nous soyons en 1947, la viande se fait souvent rare. Du moins ce que l'Américain entend par viande : le steak, le rosbif. Il y a bien là toute la triperie qu'on peut désirer, en plus du veau, de l'agneau, du porc, mais la masse des ménagères se presse devant les biftecks. J'achète un peu de ris de veau pour mon vol-au-vent lorsqu'une jeune femme m'adresse la parole. « Qu'est-ce que

c'est et comment prépare-t-on cela ? » Patiemment — ce n'est pas la première fois que cela m'arrive — je commence à lui réciter quelques recettes. J'ai bientôt tout un petit attroupement de femmes autour de moi qui m'écoutent religieusement. Finalement, la première pousse un soupir : « Ça doit être bon, mais mon mari ne mange que des steaks ! » Et les autres de hocher la tête, et toutes s'en retournent à l'assaut du bœuf.

Je continue en traînant ma petite poussette : les fruits, je les prends chez mon Mexicain préféré, les légumes chez ce vétéran de la guerre de 1914 qui baragouine le français et qui cultive ses petites laitues à la française. Devant la marchande de lapins, il n'y a pas un chat. (Ce n'est pas une sinistre allusion, elle vend d'authentiques lapins élevés selon les règles les plus strictes de l'hygiène américaine dans des clapiers munis de tout le confort moderne.) Du lapin chasseur, je décide. Voilà qui les changera.

La table est mise. Nous n'avons pas de salle à manger, on dîne dans une grande cuisine arrangée comme une cuisine provençale et je sers dans le « plat d'origine ». Mon chien s'élançait dans le jardin pour accueillir les invités. Nous sommes six : deux amis scénaristes, Ingrid Bergman et son amie professeur d'anglais, mon mari et moi. Petits canapés avec les cocktails, hors-d'œuvre, vol-au-vent et lapin — je suis rentrée du studio à cinq heures et demie et j'ai eu le temps de tout préparer. Les amis ont une bonne fourchette. « C'est excellent », dit un de nos amis scénaristes. Je souris. « Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? »

« Du poulet, bien sûr, mais cette sauce ! » Imprudente, je le renseigne sur la nature de l'animal. Il devient pâle. A vrai dire ils pâlisent tous un petit peu, à l'exception de Bergman. Et j'ai enfin compris. Du lapin — mais c'est presque comme si je leur avais donné du caniche en sauce ! C'est qu'en Amérique le petit lapin blanc, le « bunny » vivant qu'on donne aux enfants à Pâques fait partie, avec le toutou et le minou de chez nous, des animaux tabous, et même les plus affranchis ont du mal à se débarrasser de ce tendre préjugé.

C'est Ingrid Bergman qui sauve la situation, chère Ingrid, fraîche, jolie et naturelle, et qui n'est pas encore tout à fait américanisée. Elle part d'un grand éclat de rire, et puis elle explique : tandis qu'elle tournait « Pour qui sonne le glas », elle était supposée manger du lapin cuit avec du vin et des champignons dans cette caverne en Espagne où se situe la plus grande partie de l'action.

« Mais je n'ai jamais su quel goût cela avait vraiment. On nous servait à toutes les scènes du corned-beef ! C'est la première fois que je mange « the real thing ». C'est merveilleux ! »

FIN



ALAN HALE VEUT PROUVER QUE LA PLACE DE L'HOMME EST AUSSI A LA CUISINE.





EN SAVOIE, LE JEUNE MEDECIN GEORGES MARCHAL A RETROUVE RENEE FAURE. UN GRAND AMOUR EPHEMERE : « TORRENTS ».



GEORGE RAFT, UN CONDUCTEUR DE CAMION, A RENCONTRE ANN SHERIDAN, SERVEUSE : UNE FEMME DANGEREUSE.



EDMUND O'BRIEN, TIMIDE BUSINESSMAN, AUX PRISES AVEC UNE TAXI GIRL FAMILIERE DANS « SON PATRON ET SON MATELOT ».



LE BANDIT DE GRAND CHEMIN WALLACE BEERY SE LAISSERA ATTENDRIRE PAR UNE PETITE FILLE, MARGARET O'BRIEN : « L'ANGE ET LE BANDIT ».



« L'AMOUR VINT EN DANSANT » : LE MAITRE DE BALLET FRED ASTAIRE ET SA FIANCEE RITA HAYWORTH SERONT LES JOUETS D'UN QUIPROQUO AMOUREUX.

Les Films de la Semaine

TORRENTS : Où les larmes se perdent dans l'ennui. (Français.)



Scénario : Robert de Thomassin et Serge de Poligny, d'après le roman de Marie-Anne Desmarests. Dialogue : Georges Neveux. Réalisation : Serge de Poligny. Interprètes : Renée Faure, Hélène Vita, Gabrielle Fontan, Yolande Lafont, Georges Marchal, Jean Debucourt, Alexandre Rignault, Jacques Gall, Robert de Thomassin. Musique : Georges Auric. Chef opérateur : René Gavaud. Chef opérateur du son : Antoine Petitjean. Décorateur : Emile Alex. Production : Le Consortium de production de films, 1946.

Mme Anne-Marie Desmarests jouit, me dit-on, d'une certaine réputation littéraire et ses œuvres obtiennent, paraît-il, des succès de librairie. Je ne doute pas que cet auteur — qui est peut-être une femme charmante — gagne beaucoup d'argent avec ses livres : mais si, avant de voir *Torrents*, j'ai pu être tenté — conscience professionnelle — de lire le roman dont ce film est tiré, je ne regrette nullement à présent que des circonstances diverses ne m'aient pas permis de me le procurer à temps. Et je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant, sans même en chercher confirmation, que, si ce film passe presque continuellement à côté de l'effet qu'il vise, si certaines scènes d'émotion m'ont plutôt déridé — et une bonne partie de la salle avec moi — si en fin de compte je n'ai pas supporté sans ennui cette longue histoire d'un homme victime et bourreau à la fois de deux femmes, c'est en grande partie Mme Anne-Marie Desmarests qui en est responsable.

C'est un défaut habituel à une certaine littérature — souvent féminine — que de s'attacher à conter minutieusement les péripéties d'une « belle histoire » plutôt que de tenter le dessin des caractères et le démontage des ressorts psychologiques. En l'occurrence, l'anecdote en soi n'est pas grande-chose.

Deux cousins, qui ont été élevés ensemble, s'aiment... La jeune fille est coquette et, au cours d'une excursion en montagne, elle s'amuse à provoquer un de leurs amis qui, quelques instants plus tard, se tue. Le jeune homme rompt avec elle et part exercer la médecine dans le désert — non sans s'être marié toutefois par l'intermédiaire des petites annonces d'un journal. Lorsqu'il se croit suffisamment aguerri, il retourne

au château de son enfance avec sa femme — qui ignore tout de son passé. Sa cousine s'efforce de le reconquérir et le poursuit jusqu'au désert où elle tentera même de faire disparaître l'épouse...

Sur cette trame était-il possible de construire des personnages fortement caractérisés ? En tout cas, ils sont flous, assez ternes et les mobiles de leurs actes sommairement esquissés. J'ajoute que le choix de Georges Neveux pour le dialogue n'a pas été heureux en la circonstance : cet écrivain, pourtant plein de talent, ne s'est peut-être pas suffisamment dégagé de l'optique du théâtre ; et surtout, en tentant de donner à sa manière — qui est de subtile poésie — un certain relief à ces personnages sans consistance, il leur prête parfois des propos malencontreux, qui seraient peut-être valables dans une autre ambiance, mais ne font qu'ajouter ici à un romanque outré et peu convaincant.

Par contre, l'adaptation n'est pas maladroite avec son double retour dans le passé : l'action est successivement contée par deux des protagonistes avec rappel d'événements antérieurs au cours desquels interviennent, à leur tour, des souvenirs d'enfance.

Le réalisateur Serge de Poligny fait preuve, depuis longtemps, d'un goût certain des belles images et il a su, avec le chef opérateur Gavaud, en composer avec soin de fort spectaculaires sur les thèmes de Bruges la Morte, de la Savoie et de l'Afrique du Nord, où le récit se situe tour à tour. Mais cet effort purement esthétique, qui n'échappe pas toujours au poncif, paraît finalement assez vain.

De très bons comédiens — Renée Faure, Georges Marchal — manifestent peu à l'aise, s'efforcent d'animer ces personnages sommaires : ils réussissent toutefois — et c'est un grand mérite — à nous faire supposer assez souvent qu'eux-mêmes y croient. Une mention particulière pour Hélène Vita, cette jeune actrice suisse que le théâtre a révélée, l'an dernier, et dont le naturel fera sans doute merveille ailleurs.

Pour être honnête, je dois reconnaître qu'à l'issue de la séance une jeune fille, derrière moi, semblait tout émue...

Jean-Pierre BARROT.

UNE FEMME DANGEREUSE : Des camions qui ne mènent nulle part (Américain v. o.)



« THEY DRIVE BY NIGHT ». Scénario : Jerry Wald et R. Macaulay. Réalisation : Raoul Walsh. Interprétation : Ann Sheridan, Ida Lupino, Humphrey Bogart, George Raft, Alan Hale, Gale Page, John Litz. Production : Warner Bros. 1940.

Pendant une heure, l'intrigue s'obstine à ne pas se nouer. Du point de vue dramatique, il ne se passe rien. Et, faute de voir apparaître ne fût-ce que le bout de l'oreille d'une femme dangereuse, on assiste à une sorte de western sans action et motorisé, où les chevaux avec cow-boys sont remplacés par des camions avec chauffeurs. Au moins est-ce l'occasion de deux ou trois bonnes photos de circulation routière la nuit... Puis, subitement, l'action éclate, la femme dangereuse, Ida Lupino, sort de sa boîte, tue son mari, convoite George Raft, l'accuse du meurtre qu'elle a commis et finalement passe à l'acte. Ce qui permettrait à George Raft d'épouser Ann Sheridan, sous l'œil attentif de son frère Humphrey Bogart. Tout cela est enlevé en trois tours de manivelle, sur le ton du mélo le plus plat et dans un feu d'artifice mouillé de gags laborieux.

En somme, le seul danger réel que présente

cette femme est de vous faire bâiller. Et elle n'en est pas à son coup d'essai, car ce film remonte certainement à l'ère antéatomique, si l'on en juge par la distribution.

Humphrey Bogart, aujourd'hui vedette, a un rôle secondaire, au bénéfice de George Raft, qui n'est plus qu'un dans la course maintenant. (Une amie qui a pratiqué longtemps les studios d'Hollywood m'a expliqué qu'incapable d'apprendre par cœur il était trop difficile à utiliser : il fallait arrêter le tournage toutes les dix minutes pour lui permettre de revoir son texte... Mais les femmes sont si perfides...)

La version de la Femme dangereuse que j'ai vue s'aggravait encore d'un doublage combinant le ton cow-boy français, tel que Robert Beauvais le parodia à la radio, et l'accent de Mérimodant. Ce qui a conduit à mettre dans la bouche de chauffeurs américains des expressions (par exemple : « L'air est pur, la route est large ! ») et même des allusions historiques typiquement françaises : par exemple, une allusion au vase de Soissons ! Pourquoi pas à Clotilde, femme de Clovis ? Il est vrai qu'elle n'était pas dangereuse...

Jean THEVENOT.

L'ANGE ET LE BANDIT : Du mouvement mais trop de sensiblerie. (Américain v. o.)



« BAD BASCOMB ». Réalisation : S. Sylvan Simon. Interprétation : Wallace Beery, Margaret O'Brien, Marjorie Main, J. Carrol Naish, Frances Rafferty, Marshall Thompson. Production : M. G. M. 1946.

La participation des enfants à une manifestation artistique est une arme à double tranchant. Parce qu'elle a toujours quelque chose de provoqué, d'artificiel, qui déconcerte, et que l'adulte découvre souvent, à cette occasion, un autre monde qu'il a depuis longtemps oublié.

Les scénaristes — et spécialement les scénaristes américains — ne dédaignent jamais l'intrusion dans leur histoire d'un enfant qui y apporte l'émotion facile et l'imprévu nécessaire. Mais ce qui est fâcheux sur le papier devient corde ou câble sur l'écran. Cela dépend à la fois du metteur en scène et du jeune prodige qu'il dirige.

Dans *L'Ange et le Bandit*, S. Sylvan Simon prouve suffisamment qu'il possède toutes les ressources de son métier pour qu'on ne l'accable pas. Ce western de la grande école n'est dépourvu

d'aucun des éléments du genre : bandits à cheval, fusillades, attaque de Fenix-Rouges, long convoi de chariots s'égrenant dans la plaine aride. Les mouvements sont vifs, les figurants habiles à tomber de cheval ou à s'abattre au travers d'une verrière. Cela, c'est la partie « bandit », que Wallace Beery, le masque raviné et la voix grasse, domine de toute son autorité.

Quant à l'ange, c'est la petite Margaret O'Brien, mignon joujou trop bien huilé, poupée pour gosse de riche possédant à la place du cœur un mécanisme compliqué et minutieusement entretenu. Des mines, mais pas de sensibilité.

Que Bascomb, dangereux chef de bande, se laisse attendrir par une petite fille rencontrée dans la caravane où il est venu se réfugier, passe encore. Mais que l'on nous fasse grâce de scènes larmoyantes de la maladie de la gosse, de sa noyade, de ses adieux. Cela ressort plus de l'exhibitionnisme que de la mise en scène. Et que l'on mette Margaret O'Brien à l'école. C'est de son âge, après tout, et elle y apprendra peut-être la simplicité.

Jean NERY.

L'AMOUR VINT EN DANSANT : Les prouesses de Fred Astaire, les aillades de Rita Hayworth. (Américain v. o.)



« YOU'LL NEVER GET RICH ». Scénario : M. Fassler, E. Pagano. Réalisation : Sidney Lanfield. Interprétation : Fred Astaire, Rita Hayworth, Robert Benchley, John Hubbard, Osa Massen, Frieda Inescort. Opérateur : Philip Tamura, Chansons : Cole Porter. Production : Columbia, 1941.

Rien de neuf, merci. Fred Astaire se porte comme un charme. On prend le même plaisir à retrouver son élégance, ce plein épanouissement dans les pirouettes, cette façon naïve de s'imposer comme votre ami et même comme votre complice.

« L'Amour vint en dansant » date de 1941. C'était le temps où la super-atome Rita — dont on avait déjà remarqué les charmes, jouait aux sous-Ginger Rogers. Mais sa mèche friponne sur la joue gauche ne marquait-elle pas le prélude à une prochaine et totale annexion des attirails de la vamp ? Toujours est-il que la première danse Fred-Rita, sur le set, en répétition, est sans aucun doute le meilleur moment du film (car Rita sait aussi danser...). Film par ailleurs fort courant et qui est exactement comme on attendait qu'il soit. On ne se passionne jamais pour l'amour-danse-poursuite du couple et on n'ignore pas, dès le début, qu'à la fin... Mis en scène par Sidney Lanfield, couturier de ce genre de films sans importance, le scénario du tandem Michael Fessler-Ernest Pagano (déjà responsable de « O toi ma charmante ») ne manque pas de situations adroites sinon originales. Les interventions de Robert Benchley — vieux monsieur gaillard aux cheveux gominés — maintiennent l'intérêt de ce film qui passe parfois tout près de l'ennui.

En un temps assez bref, on a vu se multiplier en France les exhibitions de Fred Astaire : « Swing romance », « L'Amour chante et danse », « L'Amour vint en dansant ». Et il convient de reconnaître au grand danseur de Hollywood un étonnant don de renouvellement dans la permanence même d'un style qui tient surtout à son dynamisme et à son sens prodigieux du contretemps. Si Fred Astaire délaissait l'écran, comme il en a récemment manifesté l'intention, ce serait regrettable — pas tellement pour le cinéma que pour les loisirs de millions de gens dans le monde.

Ce qui a tout de même sa petite importance. Roger-Marc THEROND.

SON PATRON ET SON MATELOT : Pour dormir en société. (Américain v. o.)



« A GIRL, A GUY AND A GOB ». Scénario : Grover Jones. Réalisation : Richard Wallace. Interprétation : Lucille Ball, George Murphy, Edwina O'Brien, Henri Travers, Franklin Pangborn, George Cleveland. Opérateur : Russell Metty. Décors : Sytner. Musique : Roy Webb. Production : R. K. O., 1941.

Cette minable comédie navale a six ans d'âge. On lui en donnerait aisément le double. Le scénario est inexistant : tout le long de l'histoire ce jeune patron abruti et amoureux, sur la quelle se greffent les piteuses des matelots américains, règnent une laborieuse fantaisie, un piètement intense et un insupportable bavardage. O se consolerait s'il y avait des danses, de la musique — des chansons (quelles autres raisons pourraient justifier la présence de George Murphy ?). Mais, seuls quelques gags médiocres, une bagarre et une poursuite assez mouvementées, parviennent à arracher quelques instants le spectateur de la torpeur où il est plongé.

Détail singulier : ce film est produit par Harold Lloyd. S'en est-il désintéressé ou a-t-il oublié ses créations inoubliables de « Monte-la-Dessus » ou de « Soupe au lait » ?

H. R.

A NOUS LA MUSIQUE : Une opérette de quat' sous. (Anglais v. o.)



« LAND WITHOUT MUSIC ». Réalisation : Walter Ford. Interprètes : Richard Tauber, Jimmy Durante, June Clyde. Musique : Oscar Strauss. Production : Ambassador-Film, 1936.

Ce très médiocre film anglais, réalisé en 1936, n'a pas le mérite de l'indéfini. Il a déjà paru en France et il y a une dizaine d'années.

Toutes les ficelles de l'opérette familiale provinciale ont été accumulées dans cette affligeante « fantaisie » musicale écrite par Fritz Koselka et Arnon Robinson. Il y a un pays imaginaire d'Europe Centrale, une grande-duchesse qui interdit la musique, une révolution conduite par un illustre ténor, etc... L'ancien pianiste Walter Ford porte la responsabilité de ce film indigent mis en musique, non sans talent, par Oscar Strauss. Le ténor Richard Tauber ravira les amateurs de bel canto. June Clyde et Diana Napier sont fadés à souhait. Enfin, Jimmy Durante prête son grand talent à un rôle sans importance. TACHELLA.

LES FILMS DE LA SEMAINE (Suite)

LES HÉROS DANS L'OMBRE : Il valait mieux les y laisser. (Am. d.)

« O. S. S. ». Scénario : Richard Malbaum. Réalisation : Irving Pichel. Interprétation : Alan Ladd, Geraldine Fitzgerald, John Hoyt, Patrick Knowles. Opérateur : Lionel Lindon. Musique : H. Roemheld, D. Amfi-theatref. Production : Paramount.

Comme 13, rue Madeleine, ce film est consacré à l'action des agents secrets américains en France, sous l'occupation. Comme 13, rue Madeleine, il commence par un bref documentaire bien fait sur l'entraînement de ces agents. Malheureusement, dans les deux cas, les conseillers techniques de l'O. S. S. (« Office des services stratégiques », l'Intelligence Service américain) paraissent s'être désintéressés du reste. Ou s'est-on passé de leur avis ? Jugez-en : trois hommes ont été désignés pour former le groupe « Epervier ».

« Il nous faut une femme, déclare soudain l'un des responsables (ou le producteur ?). Elle sera moins suspecte pour les premiers contacts. » (?) Le chef du service se charge personnellement de la recruter. Il se fait donc passer auprès de Mlle X pour un envoyé de l'oncle Arthur, puis amorce la conversation : *Elle est bien bas, la France, Mlle X (l'œil fixe, voix concentrée) : 16 juillet 1429 : Jeanne d'Arc libère la France occupée depuis cent ans par l'ennemi. Le commandant, ironique, mais ému : Jeanne d'Arc n'avait*



ALAN LADD ET GERALDINE FITZGERALD, DEUX AMÉRICAINS PARACHUTES EN FRANCE : « LES HÉROS DANS L'OMBRE ».

pas de blindés à affronter. Mlle X, ardente : *Vous ignorez tout de la France, son grand bon sens, sa sublime bravoure, sa foi profonde...*

Le commandant ne trouve pas de mots, mais se précipite sur elle et l'embrasse violemment sur la bouche. Mlle X, prise d'un soupçon : *Sortez ! Vous n'êtes pas l'envoyé d'oncle Arthur ! Le commandant, avouant : C'est vrai : je suis le commandant Y, chef des services stratégiques...*

Qu'a pu penser l'O. S. S. de cette scène ? Au moment du parachutage de l'équipe, les F. F. I., dont on a beaucoup parlé, avec qui l'on doit prendre contact et travailler, manquent le rendez-vous. On en reparlera encore souvent, sans jamais les voir... Pas plus qu'on ne verra d'autres Français, à l'exception d'un père Tranquille, marchand de couleurs, et d'un lot anonyme de réfugiés sur une route. Les seuls personnages qui prennent quelque importance sont : un colonel allemand que séduira l'Américaine pour pouvoir faire sauter un tunnel, et un visqueux agent double de la Gestapo, qui exerce un profitable chantage sur les deux survivants de l'équipe en échange de quelques renseignements.

On s'est inspiré, dit-on, de faits réels. Peut-être l'étaient-ils ; mais la faiblesse du scénario, la médiocrité de la mise en scène et l'abus des décors n'ont réussi qu'à les rendre invraisemblables. Geraldine Fitzgerald est de bonne volonté, mais Alan Ladd a l'air d'un gangster ou d'un cow-boy égaré dans un film de Résistance.

Il est clair que, pour tenter de décrire les vrais héros dans l'ombre, il faudrait d'autres acteurs, d'autres techniciens et surtout une tout autre conception du cinéma.

Henri ROBILLOT.

Pour sauvegarder son indépendance :

L'ÉCRAN français

n'accepte aucune publicité cinématographique



NICHOLAS NICKLEBY : Madeleine (Jill Bacon) qui vient d'apprendre la mort de son père s'est évanouie dans les bras de Nicholas (Derek Bond), Kate (Sally Ann Howes) et Ralph Nickleby (Sir Cedric Hardwicke) arrivent à cet instant.

Après « Les grandes Espérances », après « Nicholas Nickleby », avant « Olivier Twist »

Les romans de Charles Dickens sont-ils de bons sujets de films ?

De notre correspondant particulier à Londres, Jacques Borel

EN voyant *Great Expectations*, j'étais arrivé à la conclusion que, malgré l'habileté du réalisateur et des interprètes, les personnages de Dickens n'arrivaient pas à tenir l'écran plus d'une ou deux scènes. Seuls les personnages épisodiques ou de second plan me paraissent offrir le dosage qui permet aux acteurs de ne pas épuiser leurs effets.

Après *Nicholas Nickleby*, il me semble en revanche que Cavalcanti n'a pas laissé à chacun le temps de boucler sa boucle et qu'il a gaspillé bon

nombre des personnages en apparitions pittoresques sans leur laisser développer un caractère.

Faut-il en déduire que David Lean et Cavalcanti ont commis deux fautes exactement opposées ?

En fait, je crois que la contradiction n'est qu'apparente. Ce sont bien des caractères assez superficiels que nous offrent les livres de Dickens, sous une minutieuse ornementation extérieure. Si l'auteur réussit à les conserver si saisissants, si vivants, c'est en accumulant sans répit les péripéties d'où surgissent de nouveaux personnages, chacun servant à dissimuler les lacunes du précé-



NICHOLAS NECKLEBY : A l'école-bagne de Dotheboys-Hall, le jeune maître Nicholas (Derek Bond) prend la défense de Smike que Squeers (Alfred Dayton) frappe sauvagement sous le regard cruel de Mrs Squeers (Dame Sybil Thorndike).

dent. Contraint d'élaguer et d'abrégé, l'auteur de film doit, ou faire disparaître certaines silhouettes, ou les réduire à leur stricte utilité fonctionnelle dans l'anecdote. Il perd le bénéfice de leur pouvoir de diversion.

David Lean et Alberto Cavalcanti ont expérimenté deux procédés de condensation différents, dictés dans chaque cas par la texture de l'histoire. Dans *Great Expectations*, les personnages principaux sont constamment suivis, ce qui permet, sans rompre la continuité, un certain nombre d'ellipses, par enchaînement de scène en scène. Dans *Nicholas Nickleby*, Cavalcanti s'est aventuré dans presque tous les détours du livre, et comme il n'est pas de moyen d'en sortir de but en blanc, il a dû se débrouiller pour les raccourcir de son mieux, sans emprunter de chemins de traverse. Il en résulte les deux défauts inverses : l'un s'attarde trop sur les personnages centraux, même alors qu'ils ont perdu toute consistance, l'autre est contraint d'escamoter trop vite les innombrables bonshommes cocasses qu'il s'est donné tant de mal à composer.

NICHOLAS NICKLEBY est à coup sûr l'un des romans de Dickens les plus riches en personnages conventionnels.

La veuve Nickleby, laissée sans argent par un mari imprévoyant, avec ses deux enfants Nicholas et Estella, à la recherche d'une situation sociale, le méchant oncle usurier Ralph Nickleby qui procure à Nicholas un poste de professeur dans l'école-bagne de Dotheboys Hall, à Kate un travail de couturière et s'efforce de la prostituer à son bénéfice ; le commis ivrogne et bienfaisant ; le malheureux Bray, prisonnier pour dettes, et sa fille Madeleine prête à sacrifier sa virginité et sa vie pour le libérer ; lord Verisopht, le jeune aristocrate dégénéré, et son mentor en libertinage sir Mulberry Hawk ; la dynastie de comédiens ambulants que dirige le truculent Mr Crumbles : tout cela pourrait se trouver dans le pire roman-feuilleton. Ce n'est guère que dans le détail que Dickens s'élève au-dessus du niveau *Vieilles des chaumières*, et c'est précisément le détail que le film ne peut espérer restituer en raccourci. Si le réalisateur s'attarde avec quelque délectation sur la carrière théâtrale de Nicholas parmi les comédiens de la troupe Crumbles, par contre ceux qui avaient gardé un souvenir mythique des deux bons jumeaux Cheeryble les retrouveront à peine. Un épisode conserve toute sa grandeur : celui de la famille Squeers, les marchands de soupe de l'école de Dotheboys Hall. Peut-être parce que là réside, au fond, toute la justification du livre, qui fut avant tout une dénonciation passionnée de ce genre d'établissements.

Il convient d'ailleurs de préciser que les acteurs, auxquels est confiée la mission de faire revivre tous ces personnages — il faut bien le dire : assez ingrats — viennent à nouveau confirmer que le cinéma anglais, s'il n'est à nouveau pillé bientôt par Hollywood, disposera sous peu du meilleur personnel humain qui se puisse trouver dans les studios du monde entier.

NICHOLAS NICKLEBY, en définitive, ne me convainc pas de la nécessité ni de l'opportunité d'adapter Dickens. Pourtant, comme les producteurs semblent s'y attacher avec insistance (Cinéguild, après *Great Expectations*, annonce *Olivier Twist*), nous saurons bientôt si les deux expériences récentes auront enseigné à déjouer les traquenards qui y fourmillent. Reconnaissons pourtant à *Nicholas Nickleby* le très grand mérite d'introduire à l'écran des préoccupations d'argent encore fort actuelles, et qui pourtant font singulièrement défaut dans la plupart des bandes qui nous sont montrées. J'ajoute au crédit de ce film que Cavalcanti, qui se souvient toujours de ses débuts de décorateur, ici comme d'habitude nous fait entrevoir quelques lieux d'une beauté insolite (je pense à une certaine cour d'auberge), et, avec moins de recherche esthétique que David Lean, a réussi à reconstituer l'Angleterre de Dickens dans des images où la vraisemblance historique le dispute à un goût parfait. Ce n'est toutefois pas assez. Après *Au cœur de la nuit*, on attend de lui un film d'égal importance.

J. B.

HOLLYWOOD... CONNAIS PAS!

nous dit le grand romancier américain de passage à Paris : John STEINBECK

plètement disparu ; ce sont les réalisateurs qui débient eux-mêmes leurs propres scénarios ; ils se chipent d'ailleurs mutuellement des idées, et se bagarrent périodiquement et consciencieusement.

Figueroa (l'opérateur de Maria Candelaria, Enamorada, etc.) : « Extraordinaire. »

Son dernier film au Mexique (*La Perla*) : « Réalisé en deux versions. L'une, espagnole, que l'on a présentée au Festival de Bruxelles, ne vaut pas la version anglaise, plus soignée, mais encore inachevée. Dans ce film, une grande actrice : Maria-Elena Marques ; je vous conseille de retenir ce nom, on en reparlera. Pedro Armendariz est très bon, mais son jeu un peu trop sobre, à mon avis. »

Son dernier film, *A medal for Benny* : « J'avais préparé un scénario tout ce qu'il y a de plus marrant, mais les producteurs l'ont complètement chambardé. »

Son prochain film : *Le Poney rouge*, que tourne actuellement Lewis Milestone avec Myrna Loy.

Ses projets immédiats : « Deux mois de vacances dans un petit village soviétique. »

La prochaine pièce : *Une comédie*

destinée à Paulette Goddard et Burgess Meredith.

Hollywood enfin : « Je n'y ai jamais mis les pieds ; je suis écrivain et non scénariste, et c'est à New-York que j'ai travaillé au scénario de *Lifeboat*. Je ne connais absolument pas M. Johnston, et je n'ai jamais éprouvé le moindre besoin de le rencontrer. Tout ce que je puis dire, c'est que les producteurs américains ont une frousse du cinéma européen (anglais, surtout) ; ils professent jadis pour leur public un dédain à peine voilé, et sortaient des films médiocres, sûrs à l'avance de leur succès. Aujourd'hui que le vent est en train de tourner, ces messieurs sont inquiets, et se dépêchent d'investir des capitaux dans les films continentaux, chose qu'ils auraient dédaigneusement rejetée voici quelques années. Je les comprends d'ailleurs : Rome, ville ouverte tient depuis deux ans à New-York, et Odd Man Out, que j'ai vu, est excellent. »

John Steinbeck, à qui j'apprends les résultats du Festival de Bruxelles, semble ravi comme d'une victoire personnelle : « Je n'ai jamais mis les pieds à Hollywood, vous savez », réplique-t-il.

G. DABAT.



MARIA-ELENA MARQUES, EMOUVANTE INTERPRETE DE « LA PERLA » DONT JOHN STEINBECK A ECRIT LE SCENARIO

L'ÉCRAN DES CINÉ-CLUBS

* L'AGE HEROÏQUE DU CINÉMA : qui pouvait mieux en parler que Henri Fescourt, pour y avoir activement participé par ses propres réalisations, il amusa, l'autre soir, et intéressa vivement ses auditeurs du Club français du cinéma, en racontant des anecdotes, en essayant — et y parvenant — de reconstituer l'atmosphère du cinéma aux environs de 1910-1914.

C'est ainsi qu'il rappela le souvenir de ce metteur en scène qui, pour filmer des extérieurs, avait demandé et obtenu l'autorisation de tourner dans le parc du château de Versailles. Le conservateur, ayant voulu voir d'un peu plus près ces gens étranges qu'on désignait sous le nom barbare de « cinéastes », fut pour le moins surpris de voir des crocodiles dans le bassin de Neptune. Et comme il signalait timidement au réalisateur que, dans sa plus grande gloire même, Versailles n'avait jamais abrité de crocodiles, ce dernier lui répondit qu'il lui fallait tourner un film sur la jungle et que, pour éviter des frais de déplacement, il avait profité de la présence d'un

crocodile à Versailles pour lui emprunter ses crocodiles...

* QUE TA MÈRE NE SINQUÏÈTE PAS, dit-on, dans le sous-titre d'un film de la même époque, un homme près de se suicider, à sa fille : je suis assuré sur la vie. On voit, par ces deux anecdotes, le ton de la causerie de Fescourt. C'est avec une parfaite bonne grâce que, un peu plus tard, après les projections, il répondit aux questions qui lui furent de toutes parts posées.

* JOURS DE FÊTE à Fontainebleau, les 12, 13 et 14 juillet : les manifestations y seront nombreuses, et, bien entendu, le cinéma y tient une large place. Le C.C. Jean Vigo, qui on le sait, tient ses assises à Fontainebleau, fut chargé, par les organisateurs, de monter une exposition cinématographique. Celle-ci sera inaugurée, le 12 juillet, par M. Pierre Bourdan. Elle comporte trois parties : le cinéma dans la vie moderne, le cinéma en l'an 2000 et la télévision.

La première pose cette question : Le cinéma est-il un poison ou un

jouet, ou une arme ? Ni l'un ni l'autre, tente de démontrer cette part de l'exposition, mais un merveilleux instrument de culture. La seconde partie est une fresque d'anticipation, la troisième un grand schéma d'explication simple de la télévision, à laquelle s'ajoutent des spectacles télévisés, et, sans doute, celui de la revue du 14 juillet.

* LES ÉTUDIANTS AMÉRICAINS, qui ont très rarement, dans leur pays, eu l'occasion de lier connaissance avec le cinéma français, sont très impatient, dès qu'ils se trouvent en France, de réparer cette lacune. Tout le monde connaît Peristance, à Fontainebleau, d'un conservateur américain d'art. Celui-ci sera actuellement environ deux cents étudiants, et M. Terrage, qui anime avec beaucoup d'intelligence le C. C. Vigo, projette de donner une série de dix séances de films français réservés uniquement à ces jeunes gens. Filméas FOGG.

HOLLYWOOD

- « L'île mystérieuse », de Jules Verne, portée à l'écran avec Roddy Mac Dowall.
- Roland Winters, quarante-trois ans, vétérinaire du théâtre new-yorkais, succède à Warner Oland et à Sidney Toler, dans le rôle du célèbre détective Charlie Chan.
- Les « Bobby-soxers of America » élisent l'homme de leurs rêves : Larry Parks. En 1944, c'était Frank Sinatra et en 1945, Van Johnson.
- Maria Montez deviendrait productrice indépendante.
- Jean Renoir a terminé un scénario pour Charles Laughton, scénario inspiré par « Le cochon de Morin », de Maupassant.
- Après « Macbeth », qu'il réalise actuellement, Orson Welles a l'intention de porter à l'écran « Roméo et Juliette » en donnant aux amants l'âge que leur attribuait Shakespeare, ses vedettes seraient Elizabeth Taylor et Roddy Mc Dowall.
- Bing Crosby, l'année prochaine : un film musical à Londres.
- Jean Renoir pressenti pour « Freedom Road » (« Le Chemin de la liberté », avec Paul Robeson.

Un rôle idéal pour Rita... mais un peu coûteux

UNE firme américaine a reçu récemment une lettre lui suggérant « le scénario idéal pour le prochain film de Rita Hayworth ». Il est vrai, ajoutait l'auteur, qu'il faudrait une distribution assez prestigieuse. Voici, textuellement, le scénario suggéré : « Rita Hayworth et Joan Crawford sont sœurs, Lionel Barrymore leur père. La mauvaise femme de l'histoire est Lana Turner, et son ami, un traître également, est Humphrey Bogart. Rita et Joan aiment respectivement Glenn Ford et Larry Parks, mais leur père veut que ses filles épousent Errol Flynn et Van Johnson. Glenn et Larry, étudiants, ont pour copains Bing Crosby et Bob Hope, deux plaisantins qui s'offrent à donner un coup de main à Glenn et Larry pour enlever les deux jeunes filles. Ils prennent un taxi dont Fred Mac Murray est le chauffeur (sans savoir que celui-ci est le complice de Lana et Bogart, qui ont été engagés par le père pour compromettre les amoureuses de ses filles). Mais tout finit bien, grâce à l'intervention en extremis du jeune frère et de la jeune sœur de Rita et Joan, joués par Mickey Rooney et Shirley Temple... »

Si vous utilisez ce scénario, ajoute l'auteur de ces elucidations, vous n'avez qu'à m'envoyer un chèque de 25.000 dollars. »

LONDRES

- Harry Watt, l'auteur des « Overlanders », réalisera en Australie « Eureka Stockade ».
- Laurence Olivier tourne « Hamlet » comme producteur, réalisateur, interprète. Jean Simmons, la jeune fille des « Grandes Espérances », est Ophélie.
- Tandis que Burgess Meredith est la vedette de « Mine own executioner », Paulette Goddard tourne « An Ideal Husband », d'Oscar Wilde, en technicolor.
- Cary Grant : un film avec Carol Reed pour metteur en scène.

PARIS

- On prépare « Dix de der », avec Georges Milton...
- Habib Reda et Maurice Baquet ont tourné à Marrakech, dans le palais du pacha, un film arabe dont Yves Mirande est l'auteur : « Kenzi » (« Le Trésor »).
- Couzinet réalisera « Colomba » d'après Prosper Mérimée.

A quoi s'en tenir ?

UN cinéma de Bruxelles affiche un film américain : Escort Girl, dont le titre a été poétiquement traduit Femmes à louer... Un panneau publicitaire annonce, en gros caractères : Un avertissement à la jeunesse ! Suit cet avis, assez fréquent en Belgique. Interdit aux enfants.

LE POETE RENE CHAR NE VEUT PAS DE VEDETTE

mais découvre celle de son premier film

UN vrai poète, qui se double d'un homme d'action et qui fut, pendant la guerre, un des animateurs de la Résistance intérieure, René Char fait aujourd'hui ses débuts au cinéma. Il filme : « Ceux qui dormaient dans la laine »

Poète, René Char est peu connu du grand public. Accueilli dans le groupe surréaliste, en 1930, par Aragon, il publie avec André Breton et Paul Eluard : « Ralentir, travaux » et quitte presque aussitôt le mouvement. Il n'a écrit que trois ouvrages : « Le Marteau sans maître », « Seuls demeurent » et « Les Feuilles d'Hygnos », œuvres dures et solides d'un lyrisme hypertendu. Né à l'Isle-sur-Sorgue, il a toujours habité le Vaucluse, parmi les paysans provençaux et, aujourd'hui, il leur dédie un film qui est leur histoire : le drame collectif vécu par ces paysans au début du siècle, lorsque l'installation d'une usine réduisit à la misère toute une bourgade d'innocents pêcheurs de truites. Il n'y aura pas une seule promenade romantique en barque, bien que nous soyons à l'Isle-sur-Sorgue, Venise naturelle, et le couple de l'histoire ne s'embrasse jamais sur la bouche. La distribution ne comprend pas de grandes vedettes mais des comédiens éprouvés comme Henri Vidal, Jean Vilar, Jean Didier, Armand, Robert Dalban et une débutante, venue du théâtre, Edith Vignaud.



(Photo HARCOURT) Hélène TOURNAIRE. EDITH VIGNEAU SERA LA VEDETTE DU FILM DE RENE CHAR

LINTBERG ABORDE L'ENIGME POLICIERE ET DEPEINT LA VIE ETRANGE DES ALIENÉS

AVEC Dernière Chance, Léopold Lintberg s'est révélé un très grand artiste, et, grâce à lui, le cinéma suisse a gagné ses titres de noblesse. On attendait avec impatience, et non sans inquiétude, le nouveau film de Lintberg (Marie-Louise est antérieur à Dernière Chance). Et Matto Regiert (le règne de Matto) vient enfin d'être présenté en Suisse.

Il s'agit d'une simple intrigue policière d'après un roman de Friedrich Glauser. Dans un asile d'aliénés, le directeur dispa-

rait mystérieusement. Qui est le coupable ? Est-ce l'un des malades ? Est-ce l'un des gardes ? Ou même un médecin ? Est-ce possible de faire une distinction bien nette entre les fous et les normaux ? Le brigadier Studer, petit bourgeois et détective habile, énergique, rusé et jovial, résoudra cette énigme.

Ce sujet n'est pas un grand sujet. Mais l'intérêt essentiel du film, c'est son esprit typiquement suisse. L'âme suisse, non point dans ce que cette expression prend quelquefois de grandiloquent et de faux, mais dans l'infini de ses petits détails quotidiens. Lintberg a réussi une œuvre d'un rythme et d'une facture sûrs, mise en scène avec goût et mesure. Avec la discrétion et la sincérité qui lui sont coutumières, il a reconstitué l'atmosphère terrible et étrange d'une maison d'aliénés. Certaines scènes sont celles d'un documentaire qui nous donne une leçon en même temps qu'il nous raconte une histoire et nous peint un milieu, sans jamais moraliser

Henri LANG.



« LE REVE DE MATTO » : QUI A FAIT DISPARAITRE LE DIRECTEUR DE L'ASILE D'ALIENES ? L'INSPECTEUR STUDER MENE SON ENQUETE

Votre Portrait par Roger Forster le premier des photographes-cinéastes TRENTE ANS DE CINEMA 15, rue Michel-Ange Paris (16^e) JAS. 13-92

Prête-moi ta plume

L'esprit et le Saint-Esprit

D'UN lecteur de Roubaix, André Nicod, une lettre courtoise et un peu narquoise, où je trouve notamment ceci : « Je viens vous demander des éclaircissements sur un point qui me paraît essentiel. Je crois comprendre que votre effort principal porte sur une libération du cinéma des puissances d'argent au profit de sa valeur artistique et spirituelle. Je relève, en effet, dans votre numéro du 10 juin, un article de M. Carlo Rim : « L'Argent contre l'Esprit », qui s'élève avec raison contre la commercialisation du septième art. »

C'est apparemment le même point de vue qui vous fait juger si sévèrement l'intervention d'un journal du Sud-Ouest contre le film « Le Diable au corps », intervention que vous signalez sous le titre « Tartuffe revient à la charge » et que vous attribuez bien dramatiquement à un « complot contre l'esprit ».

Je me permets donc de vous poser une question : de quel « esprit » l'Ecran français s'initie-t-il le défenseur ? L'espère ne pas froisser le rédacteur de vos polins, « Le Film d'Ariane » en avouant que je ne trouve pas du meilleur goût « l'esprit » de « Vatican Picture and Co » (n° 99). Il grince un peu. Sur le film en question, « Le Diable au corps », je ne puis pas avoir d'opinion personnelle, cette sauce n'étant pas encore passée à Lille. Je m'étonne seulement que le film défendu au nom de « l'esprit » soit annoncé par vous comme « le plus sensuel des films d'amour ». Veut-on dire par là que la sensualité constitue un élément de l'esprit ? L'avoue que pour ma part j'ai toujours vu dans l'esprit ce qui dépassait justement le sensible et le corporel.

Il doit y avoir malentendu. »

En effet, il y a malentendu, cher lecteur. Vous n'êtes pas le seul de mes correspondants qui ait paru choqué par notre position résolument, comme on dit : laïque. Il est bon d'éclaircir, une fois pour toutes, les termes du problème.

Ce journal est effectivement laïque : il s'occupe de personnes, et rien que de personnes. J'ai, personnellement, le plus grand respect pour notre très saint père le pape, le même d'ailleurs pour l'archevêque de Canterbury, le grand rabbin, le patriar-

che de Jérusalem, le grand mufti, l'Agé Khan, etc. Je ne vois, toujours personnellement, aucune raison valable pour que les organisations temporelles qui dépendent de ces grands chefs spirituels s'occupent de cinéma ou de production cinématographique. Mais j'estime qu'à partir de là, elles doivent accepter la règle du jeu, notamment de devenir matière à critique et, par exemple, à polins aussi bien que les autres organismes de production cinématographique. Je ne comprends pas pourquoi « l'esprit » ne jouerait pas en s'exerçant aux dépens de Viviane Romance engagée par les productions Alpha pour tourner « Messaline », mais jouerait en s'exerçant aux dépens de la même vedette engagée par les producteurs vaticans de, que sais-je, « Les Derniers Jours de Pompéi ».

Mais ce n'est pas de cet « esprit »-là qu'il s'agit. Il s'agit de l'esprit sans guillemets, qui veut dire aussi bien l'âme que la pensée, et leur produit esthétique : l'art. Dois-je vraiment apprendre à mon correspondant que l'esprit, c'est bien saint Augustin, saint François d'Assise, Pascal, Paul Claudel, mais c'est aussi Platon et Aristote, Virgile et Catulle, Villon et Rabelais, Baudelaire et Flaubert, Gide et Proust ? Je me demande si mon correspondant a jamais mis les pieds dans le musée du Vatican : il n'y trouverait pas le moindre spécimen de la sculpture saint-sulpicienne ou de la peinture style Lourdes, mais, en revanche, les plus beaux chefs-d'œuvre de la sculpture grecque et de la peinture de la Renaissance, qui prouvent bien que « la sensualité constitue l'un des éléments de l'esprit... »

En quoi, maints siècles de papauté éclairée et intelligente ont marqué qu'ils savaient établir la distinction entre l'esprit et le saint Esprit.

Petit Courrier

- Gervais Martial, en Vendée. — Robert Lymen, né en 1921, avait tourné Poil de Carotte, Sans Famille, Le Petit Roi, La Belle Equipe, l'Homme du jour, Capitaine Molénard, Le Petit Chose, Le Vie est magnifique, Éducation de prince, Cop ou carge, Harry Baur est mort en 1943 des suites de sa détention dans les prisons de la Gestapo.
- J. Chevillard, à Orsay. — Dans 14 juillet, Georges Rigaud est le jeune premier, Paul Ollivier, le milliardaire excentrique. Une bonne histoire du cinéma abrégée est celle de Lo Duca, parue aux Presses universitaires : l'histoire assez complète de Robert Brasillach et Maurice Bardèche est introuvable ; Georges Sadoul en a commencé une, aux éditions Denoël, mais il n'en est qu'aux débuts.
- Rosette Palermé, à Carcassonne. — C'est évidemment votre nom qui m'a permis de deviner votre origine, mais aussi la spontanéité et la vivacité de votre style épistolaire. Je suis d'accord avec vous sur presque tous les points de votre lettre, notamment en ce qui concerne les deminoyades sentimentales ou publicitaires. Remarquez que je plains surtout la starlet en question, à qui le cinéma semble être monté à la tête... Or, elle en fait, elle est donc payée pour savoir que le cinéma, c'est un jeu.
- B. Gancel, à Saint-Pierre-les-Elbeuf. — Crosby a vraisemblablement enregistré cette chanson directement en français. C'est du moins l'usage à Hollywood, où l'on pense toujours aux versions destinées à l'étranger. Quant au dialogue des J 3, vous avez raison : notre collaborateur a confondu Paul Vandenberghé et Roger Ferdinand. Remarquez qu'ils sont parfaitement interchangeables, et par l'identité de leurs soucis et par la pauvreté de leurs dialogues.
- H. Hascot, à Paris. — Dans Le Septième Voile, le Concerto n° 2 de Rachmaninoff.

L'acteur de cinéma Mihalesco présentera au public des comédiens formés à son cours et des élèves, jeudi 10 juillet, 15 h. au théâtre de l'Humour. Entrée libre.

Lami Pierrot

L'ÉCRAN français A PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944

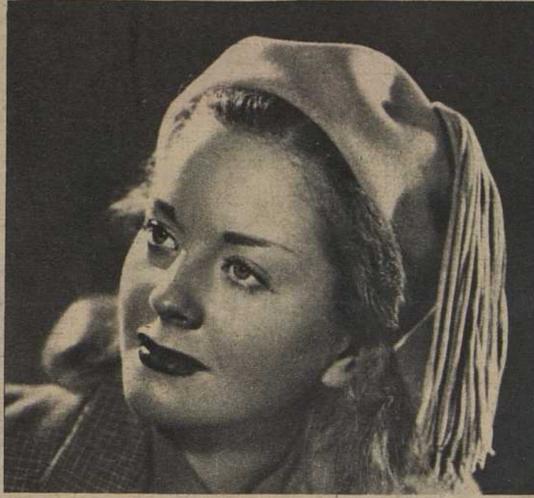
Rédacteur en chef : Jean VIDAL et Jean-Pierre BARROT
 REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, PARIS (2^e)
 GUT. 80-60. TUR. 54-40.

PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2^e). GUT. 73-40 (3 lignes)

L'ÉCRAN français PARIS - CINÉMA L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA n'accepte aucune publicité cinématographique

JAN

★ Chapelier de grande classe ★



JEANNETTE : pour la bicyclette, la voiture, le métro, c'est un trottoir très parisien à la portée de tous. Drapez-le à votre manière. GRACIEUSEMENT deux Petits Albums illustrés : un « Pour vous, Madame », et un « Pour lui ».

PARIS-VIII
14, rue de Rome
gare Saint-Lazare,
face cour de Rome)



MARSEILLE
10, rue Paradis

VOTRE HOROSCOPE

Étude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, directives. Périodes de chance pour 3 ans. Envoyer date naissance et 50 fr. à SCIENTIA (S. H.), 44, rue LaFayette, PARIS

GRANDIR de 10 à 20 cm., devenir élégant, sveltes et FORT. Succès garanti. Env. not. du Procédé Breveté, discret et gratuit. Institut Moderne n° 219, Annemasse (Haute-Savoie).

ROUGE À LÈVRES RIVAL
special pour jeune fille

Parfum d'amour radio-actif

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surnaturel. Notice explicative contre 20 francs.

Professeur CLEMENT
29, rue Gustave-Courbet, TOULOUSE

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE
Étes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Qui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu naissance, enveloppé timb. et 50 francs ; Professeur VALENTINO, Service AD, 70, Boîte postale 287, CAEN (Calvados). — Vous serez stupéfié.

MARIAGES

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'« Office de publicité de l'Ecran français », 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 120 francs la ligne de 34 lettres, chiffres, signes ou espaces, majoré de 3 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 4 fr. 50, avec le numéro de l'annonce au crayon.

DAMES
J. FILLE, 26 a., avoir 400.000, très commerçante, ép. J. H., commerçant ou fonction. Écr. Mme André, 55, rue Rivoli, Paris.
ASS. SOCIALE, 23 ans, sér., jolie, dés. con. J.H. 25-35 a., grand, brun. N° 536.

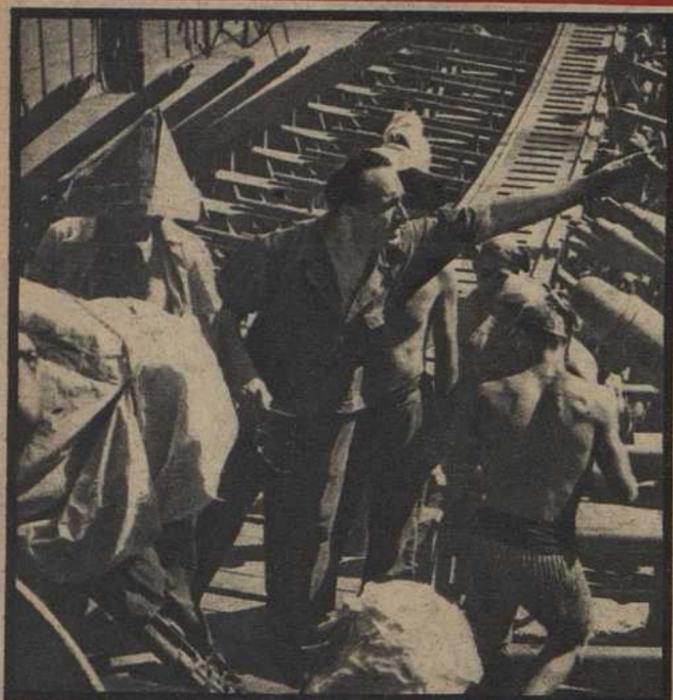
MESSEIERS
FONCT. maroc., 30 a., hq. 480.000 fr., dés. conn. vue mar. J.F. agr., dist., sit. âge en rap., disc. hon. J. photo. N° 536.
ING. ch. J.F. 18 à 25 a., bien, sér., gale, p. sorties voiture, sport, théât. N° 537.

MARIAGES France, Colonies et Amérique. Formule nouvelle. G. JEAN, à Vichy.

C'est si simple de s'abonner à **L'ÉCRAN français**

| ABONNEMENTS | | Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 10 francs. |
|--------------------|---------|---|
| FRANCE ET COLONIES | | |
| Six mois... | 380 fr. | Compte C.P. Paris : 5067-78 |
| Un an... | 750 fr. | |
| ÉTRANGER | | Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 15 de chaque mois. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH |
| Six mois... | 500 fr. | |
| Un an... | 900 fr. | |

CLOCHE A FAIT RAMER CINQUANTE GALÉRIENS DANS UNE PRAIRIE



LA CAMERA A ETE PROTEGEE DE LA CANICULE PAR UN DRAP, MAIS M. CLOCHE SEMBLE IGNORER LA CHALEUR.



CETTE GALERE, CONSTRUITE EN QUINZE JOURS, N'A-T-ELLE PAS BELLE ALLURE ?

MAIS qu'allaient-ils faire dans cette galère ? Et tout d'abord, que venait faire cette galère dans un pré ?

Il est bien vrai que toute réalisation cinématographique, même si elle est aussi respectable que « M. Vincent », engendre tôt ou tard un gag loufoque. Construire une galère, ou plutôt une demi-galère, sur les terrains du studio, n'était qu'un début ; entourer cette immense construction de bacs remplis d'eau dans lesquels les écoliers de Joinville vinrent en chœur se rafraîchir les pieds, était encore mieux ; mais tourner des « extérieurs en mer » dans une prairie brûlée par le soleil, c'était une gageure à tenir pour Maurice Cloche : il s'en est acquitté avec la désinvolture et l'énergie qui le caractérisent.

Soixante galériens avaient fait irruption sur les bancs des rameurs, tout heureux de leur costume réduit à un simple pantalon — dame, par ces 35° à l'ombre, c'était appréciable ; mais Pierre Fresnay n'en disait pas autant, emmitouflé dans l'austère robe de bure de M. Vincent de Paul, lequel, comme chacun sait, pousse le dévouement jusqu'à se faire bagnard parmi les bagnards, boulets — en carton — aux pieds et chapelet à la ceinture.

— C'est l'enfer sur terre ! soupirait le saint en s'épongeant.



M. VINCENT (PIERRE FRESNAY), CHAPELET A LA CEINTURE, QUITTE LE « PLATEAU ».



PHILOSOPHE A COTE D'UN COLOSSE DE FIGURANT, LA SCRIPT S'EST ABRITEE SOUS UN GRAND PANAMA.



UN DES HOMMES D'ARMES PREPOSE A LA GARDE DES RAMEURS.



ANACHRONISME : LES GALERIENS LISENT UN QUOTIDIEN DU SOIR.

L'ECRAN français
Paris-Cinéma